

UN PRÉDICATEUR DE COUR

Hérode avait envoyé prendre Jean, et l'avait fait lier et mettre en prison, à cause d'Hérodiad, femme de Philippe, son frère, parce que Jean lui disait : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. »

(MATTHIEU XIV, 3, 4.)

Mes frères,

Au seuil même de l'Évangile, nous rencontrons l'austère et grande figure du Précurseur de Jésus-Christ. Jean-Baptiste est l'homme du désert ; c'est dans la solitude qu'il a vécu jusqu'au jour où sa mission commence ; c'est là qu'il a grandi, loin de la société artificielle des hommes, loin de la religion sèche, vide et formaliste qui régnait à Jérusalem ; là son âme s'est fortifiée dans le silence, au

sein de l'infini, en la seule présence de Jéhovah. Aussi, quand il paraît, quand sa voix se fait entendre, on reconnaît tout de suite un homme sur lequel le monde n'a point de prise et qui peut agir sur lui d'autant plus qu'il en est plus détaché.

Le voyez-vous amaigri par le jeûne, brûlé par le soleil d'Orient, vêtu comme le dernier des pauvres? Entendez-vous sa parole ardente, terrible, implacable, tombant comme une hache aiguë sur toutes les iniquités qu'il rencontre? Rien ne l'arrête. Il dit la vérité à tous : aux grands comme au peuple, aux riches comme aux pauvres, aux sacrificateurs comme aux publicains. Tout ce qui n'a qu'apparence, tout ce qui n'est qu'hypocrisie et vaine ostentation s'écroule alors et laisse voir le fond corrompu des cœurs. A tous, il annonce le Dieu saint et terrible, le juge auquel nul n'échappera; il montre à l'horizon le jour prochain de la vengeance, il accable les âmes qui résistent et ne fait grâce qu'au pécheur qui, tout épouvanté, vient lui demander le baptême du repentir.

Certes, cette mission était grande et redoutable. Songez donc à toutes les haines qui s'amassaient sourdement contre lui. Mais, voici pour le prophète un péril bien plus réel encore, c'est celui du succès. Sa parole est partout écoutée; elle semble

partout accueillie ; son nom produit dans tout le pays une immense sensation. Tous sont ébranlés par sa voix ; le désert se remplit de longues files de pèlerins qui viennent de la Galilée, de la Judée et surtout de Jérusalem ; les prêtres d'abord murmurent et s'irritent, les esprits forts, les sadducéens se raillent, mais le mouvement grandit, il devient irrésistible ; il faut s'y joindre, et prêtres et sadducéens viennent au Jourdain à leur tour. Hérode lui-même s'émeut. Tout sceptique et voluptueux qu'il est, il s'étonne de l'apparition de ce prédicateur étrange ; il veut l'entendre ; il l'appelle, nous dit l'historien Josèphe, à son palais de Machéronte, il l'entoure d'égards et de distinctions.

Or, mes frères, il est aisé d'attaquer le monde tant qu'on lui est entièrement étranger ; il est aisé d'humilier les grands de la terre tant qu'on ne dépend point d'eux ; il est aisé de signaler les misères et les vices d'une classe d'hommes qui ne vous font point d'avances et desquels on n'attend rien ; mais interrogez l'histoire ; elle vous dira, à chacune de ses pages, ce que c'est que le piège du succès, de la popularité, de la faveur publique et des flateries, et combien d'âmes austères sont venues échouer sur cet écueil. Que va-t-il donc devenir ce prophète de trente ans qui en quelques semaines a

vu tout un peuple s'humilier à sa parole, et un roi lui-même le combler de faveurs? C'est là, mes frères, le spectacle auquel je vous convie aujourd'hui. Je veux vous montrer en Jean-Baptiste un prédicateur de cour tel que le monde n'en avait jamais vu jusque-là, je veux apprendre avec vous par son exemple ce que c'est que d'être dans le monde un témoin de la vérité.

A la cour d'Hérode, le prophète est témoin d'un honteux désordre. Le roi vit publiquement avec la femme de son frère. Ce frère nommé Philippe avait été autrefois disgracié et privé de tout commandement. Hérodiad, sa femme, n'avait pu partager son abaissement; ambitieuse autant que dépravée, elle l'avait fui pour s'attacher à Hérode; elle s'était vue avec joie élevée au rang de reine, et elle étalait sur le trône tout le scandale de son inconduite.

Cet Hérode-là (surnommé Antipas) n'était point un monstre, comme se le figure l'imagination populaire; c'était un homme tel qu'on en rencontre beaucoup, faible, sensuel, livré à ses passions, mais susceptible de mouvements meilleurs. En s'intéressant à Jean, il ne jouait point un rôle; la

parole du prophète l'avait ému; Marc nous dit même qu'elle l'avait inquiété¹. « Il l'écoutait volontiers, » ajoute-t-il, mais sans réformer sa conduite. Sa conscience parlait sans doute; elle lui reprochait sa vie honteuse, et le spectacle dégradant qu'il donnait à son peuple. Il se rassurait en pensant qu'il protégeait un homme de Dieu, un saint prophète, et qu'il pouvait à toute heure lui demander conseil.

Mes frères, les hommes complètement endurcis sont bien rares; la plupart, en jouissant du péché, espèrent s'y arracher tôt ou tard. Il y a des moments où la honte du mal les saisit, où ils sont las de leur vie, où ils éprouvent pour eux-mêmes un insurmontable dégoût, où ils sont effrayés peut-être. Rien ne les rassure plus alors que de sentir qu'il y a là, à leur portée, un moyen de grâce, un refuge; vous ne savez pas tout ce qui passe dans le cœur de l'homme, tout ce qui se cache sous le voile de la légèreté, tout ce que dit la conscience en certaines heures où l'étourdissement est impos-

¹ Voyez Marc VI, 20 : « Hérode craignait Jean; sachant que c'était un homme juste et saint, il le protégeait; et après l'avoir entendu *il était souvent inquiet*, et il l'écoutait volontiers. » J'ai suivi ici le texte adopté par M. A. Rilliet (*ἡπόρει* au lieu de *ἐποίηι*).

sible. Hérode le débauché est heureux d'avoir Jean-Baptiste tout près de lui. Il ne sait donc pas quelle est la voie redoutable où il s'engage; il ne sait pas qu'on ne se joue point des avertissements de Dieu, et que s'ils ne touchent pas notre cœur ils l'endurcissent; il ne sait pas que la lumière divine, si elle ne nous éclaire pas, nous aveugle; qu'il faut ou l'aimer toujours plus ou la haïr davantage et qu'à ce jeu terrible on risque son avenir éternel. Il ne sait pas enfin qu'en croyant offrir au prophète un refuge, c'est une prison qu'il lui prépare, en attendant qu'il lui donne un bourreau!

Que va faire Jean-Baptiste? Qu'aurait-il fait, mes frères, s'il n'avait pris conseil que de la prudence humaine, et nous, qu'aurions-nous fait à sa place? Songez-y donc, Hérode lui est favorable. Qu'y aurait-il de plus malencontreux que de heurter en face le roi qui le protège! « Il faut, lui auraient dit de sages conseillers, il faut user de ménagements et faire la part des caractères et des circonstances. Rappelez-vous comment Hérode fut élevé, et quelles détestables influences l'entourèrent. Rappelez-vous les débordements dont la cour de son père lui offrit l'exemple; songez à la puissance des habitudes, aux enivrements de la

royauté. D'ailleurs un grand résultat est obtenu : Hérode vous a donné sa confiance. Ne faut-il pas reconnaître la main de Dieu lui-même dans cette élévation soudaine, inattendue ? Dieu ne vous appelle-t-il pas ainsi à exercer la plus vaste et la meilleure influence, à servir d'intercesseur pour un peuple opprimé, à lui adoucir la tyrannie étrangère ? Eh ! qui sait s'il ne veut pas que vous assuriez une protection efficace à son culte ? Qui sait si vous ne devez pas servir à relever ses autels, à préparer le règne prochain du Messie ? Pour obtenir de si grands résultats, ne peut-on pas supporter beaucoup ? Irez-vous, par une parole hâtive, intempestive, renverser les desseins de Dieu ? »

Oui, mes frères, voilà ce que se sont dit à eux-mêmes les prédicateurs de cour à presque toutes les époques. Voilà ce qu'on disait à la cour de Constantin, et comment on en vint à faire l'apothéose de ce César meurtrier de son propre fils. Hélas ! voilà ce qu'on disait au seizième siècle à la cour de Henri VIII, tandis que ce monarque souillait la Réforme anglaise de ses honteux débordements. Voilà ce qu'on disait à la cour de Philippe de Hesse, et c'est ainsi que Luther, dans un jour de faiblesse, couvrit d'un lâche compromis les

désordres de ce prince. Voilà ce qu'on disait à la cour de Louis XIV, et c'est ainsi que Bossuet, si implacable sur ce point envers Luther lui-même, eut à peine une parole courageuse en présence de scandales bien plus criants encore. Voilà comment se rassurait Massillon à la cour du Régent... Voilà comment sur le sol libre de l'Amérique, en face de l'esclavage des noirs et de toutes les infamies qui l'accompagnent, des milliers de ministres de l'Évangile sont restés longtemps silencieux ou n'ont parlé que de paix, de support, de tolérance, jusqu'à ce qu'un coup de tonnerre soit venu réveiller leur conscience assoupie.... Ah! déplorable séduction de la faveur du monde! Voilà pourquoi la religion déshonorée a eu des *Te Deum* pour tous les heureux coups de la force, des absolutions pour tous les scandales, et pourquoi aujourd'hui encore elle est misérablement compromise dans toutes les complications de la politique humaine, quand, seule, et sans autre appui que sa vérité même, elle aurait peut-être gagné le monde à Jésus-Christ.

Ah! ce n'est pas ainsi qu'ils ont agi, ces hommes de l'ancienne alliance dont Dieu avait fait ses témoins. La faveur des puissants de ce monde ne leur avait pourtant pas manqué, et c'est à un bien

grand prix qu'on aurait acheté leur silence... Moïse fut élevé à la cour de Pharaon, mais ce fut pour dire à ce roi : « Laisse aller le peuple de Dieu. » Nathan vint à la cour de David, mais ce fut pour dénoncer son adultère et son meurtre par cette ferme parole : « Tu es cet homme-là. » Elie vint à la cour d'Achab, mais ce fut pour lui dire : « C'est toi qui troubles Israël. » Michée vint à la cour du même prince, mais ce fut pour lui annoncer sa chute prochaine. Jéhu vint à la cour de Joram, mais ce fut pour lui dire : « Quelle paix y a-t-il avec le méchant ? » Daniel et Néhémie furent à la cour des plus grands rois de l'Orient, mais ce fut pour y être les témoins de la justice, et pour y gémir sur le sort du peuple de Dieu.

Eh bien ! toi l'héritier de tous ces prophètes, ô Jean-Baptiste, que vas-tu dire à cet Hérode qui te comble de ses faveurs ? Ecoutez le récit de l'Écriture. « Jean disait au roi : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Quelle simple et ferme parole ! il n'y a pas là d'hésitation, pas d'ambiguïté. Le prophète aurait pu alléguer l'honneur du prince, le scandale produit par sa conduite, l'intérêt du trône, toutes ces raisons d'utilité qui sont souvent si bien écoutées. Ce n'est pas là ce qui le préoccupe. « Il ne t'est pas permis ! » C'est

à Dieu que Jean regarde, c'est la gloire de Dieu qui l'oblige à parler. Il aurait eu un autre moyen de remplir sa mission, tout en sauvant sa vie. C'était de sortir avec éclat du palais, de dénoncer, en présence de tous, les scandales d'Hérodiades et d'ameuter contre elle les haines de la foule. Alors une immense popularité aurait accueilli le courageux dénonciateur. Ainsi aurait fait quelque tribun du peuple, et ce courage-là n'est point rare. En tous temps, les désordres des grands ont été le sujet qui a le plus irrité les masses; en tous temps ceux qui ont voulu flatter le peuple n'ont eu qu'à faire vibrer cette corde-là. Mais allez au fond de ces indignations vertueuses, qu'y trouvez-vous souvent? Le désir tout égoïste de s'avancer soi-même. On attaque avec éclat pour prouver son indépendance vis-à-vis des grands de ce monde, et l'on prouve souvent sa servilité par la manière même dont on se fait l'écho des passions populaires. Jean-Baptiste, lui, devant le peuple, est resté silencieux sur tous les désordres qui ont navré son cœur. Il ne songe pas à poser, il ne se préoccupe pas de l'effet qu'il produit, mais seul, en face d'Hérode, droitement, loyalement, il lui dit : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. »

Remarquez un trait de plus dans sa fidélité : il y a des caractères acerbes, sans pitié, qui n'ont point de peine à dire aux autres les vérités les plus dures. On prétendrait peut-être ranger Jean-Baptiste parmi ces esprits-là. Rien ne serait plus faux. Malgré son austérité, Jean avait une délicatesse extrême, et je ne sais si l'histoire religieuse renferme des paroles plus touchantes que celles qu'il prononça lorsque ses disciples le quittèrent pour aller à Jésus-Christ. « Celui qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, est ravi de joie d'entendre sa voix; et c'est là ma joie qui est parfaite; il faut qu'il croisse et que je diminue. » Ah! quand je pense à cette humilité sublime, combien je suis frappé par cette ferme parole : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Il sait que cette parole va le faire détester. N'importe! « Il ne t'est pas permis. » Il sait qu'il y va de sa vie, il sait qu'Hérodiade a soif de son sang. N'importe encore! « Il ne t'est pas permis! » Vous qui avez éprouvé tout ce qu'il y a de lâcheté dans le cœur de l'homme, dites-nous si vous connaissez un héroïsme supérieur à celui-là; et apprenez de Jean-Baptiste ce que c'est que rendre témoignage à la vérité.

C'est là en effet qu'il nous faut en venir, mes frères; les exemples que l'Écriture nous donne ne sont pas de vains spectacles destinés à émouvoir notre imagination; ce sont des appels et des avertissements qui s'adressent à tous les chrétiens. A tous, ai-je dit, et j'insiste sur ce mot. Quand il s'agit de rendre témoignage à la vérité, on ne manque pas de dire ou de penser que c'est là l'affaire des prédicateurs. On leur abandonne volontiers ce devoir. Hélas! combien y en a-t-il qui s'en acquittent et qui se préoccupent non pas de plaire, mais d'avertir les consciences, non pas de réussir, mais d'effrayer à salut? Et pourtant, convenons-en, cette mission aujourd'hui n'est pas bien périlleuse. Tout le monde sait que celui qui monte en chaire ne doit pas y monter pour flatter et pour rassurer les âmes. S'il dénonce hardiment le mal, il n'y a pas d'homme qui ne soit prêt à convenir qu'il a fait strictement son devoir. On le lui pardonne; que dis-je? On s'y attend. On l'y encouragerait volontiers, et les plus mondains écouterait avec intérêt une parole qui dirait ce qu'on n'a le droit de dire nulle part ailleurs; ils y trouveraient même un plaisir piquant, un intérêt d'actualité qui contrasterait avec l'accent ordinaire et monotone du sermon traditionnel. Le beau courage en vérité que

de dire ici du haut de cette chaire ce que chacun attend de nous ! Cela coûte peu d'effort, mes frères, mais n'est-ce pas là aussi ce qui fait que cela produit peu d'effet ? Nous gémissons sur l'inutilité apparente de la prédication. Quand nous songeons que, chaque dimanche, dans des milliers d'églises, la parole de sainteté se fait entendre, nous sommes confondus de l'inanité des résultats obtenus par un si vaste déploiement d'efforts et d'énergie. A quoi tient ce triste fait, sinon à ce que la prédication étant pour la plupart des hommes une affaire de convention et d'habitude, elle ne surprend personne et n'effraye personne ? Il est entendu qu'un jour par semaine un homme a le droit pendant une heure d'attaquer les mœurs de son siècle et de dire à ceux qui l'écoutent qu'ils attirent sur eux la colère de Dieu. On finit par trouver ce langage très naturel dans sa bouche ; si tout autre s'avisait de le tenir, on s'en offenserait, mais il est convenu que la chaire supporte tout... Eh bien ! voilà ce dont nous ne pouvons pas prendre notre parti. Mes frères, il nous faut plus que la prédication. Il nous faut, en dehors de la chaire, une parole ferme, franche et courageuse qui dise ouvertement la vérité. Est-ce dans un discours, et en se servant d'images vagues et générales que Jean-Baptiste a dépeint les scan-

dales de la cour d'Hérode? Mais on le lui aurait peut-être pardonné. On aurait dit : « Le prophète a parlé en prophète, il a fait son devoir, » et on ne s'en serait sans doute pas inquiété. Mais ce qui trouble, ce qui inquiète, ce qui irrite, ce qu'on ne pardonne pas, c'est qu'un importun vienne directement, face à face, sans précautions oratoires, dire à Hérode, comme autrefois Nathan à David : « Tu es cet homme-là. » Voilà, mes frères, ce que j'appelle être un témoin de la vérité. Eh bien! ce témoignage-là, c'est votre affaire aussi bien que la mienne. Quiconque croit à la vérité, reçoit de la vérité une investiture divine, une consécration; il devient aussitôt son témoin dans la sphère où Dieu le place, dans la vie publique si Dieu l'y appelle, dans sa vocation, dans la société dont il fait partie, dans sa famille au moins. En présence du mal, le silence lui est interdit. Il faut qu'on sache ce qu'il en pense, et si son âge, son caractère, sa position lui commande la réserve, il faut même alors que, comme on l'a dit, tout en lui prêche tellement la vérité qu'on ne puisse s'approcher de lui sans l'entendre.

Voilà de quelle prédication notre époque a besoin, voilà ce qu'il faut à toutes les classes de notre société, et j'ajoute aussitôt, parce que

mon texte m'y appelle, aux classes *supérieures* de la société. Nous avons vu les tentations qui entouraient Hérode, et l'impossibilité où il se trouvait presque d'entendre une parole d'avertissement et de salut. Eh bien! ne nous y trompons pas. C'est là le péril de toutes les hautes positions, de toutes les grandeurs de rang, de fortune ou d'intelligence... On parle beaucoup aujourd'hui de relever le peuple, d'évangéliser le peuple, de moraliser le peuple... Ah! que l'on songe d'abord à ne pas se perdre soi-même tout en prétendant sauver les autres!

Vous êtes tous unanimes, mes frères, à condamner le péché quand il se présente sous une forme grossière et cynique; mais il y a dans les hautes sphères mondaines je ne sais quel art presque inconscient de voiler le mal sous de gracieuses apparences et de lui ôter ainsi tout caractère repoussant; la langue même qu'on y parle se prête à merveille à ce déguisement; elle sait tout insinuer sans devenir jamais blessante, et verser comme en se jouant le poison dans les cœurs troublés. On y respire une molle atmosphère de flatterie et de séduction qui étourdit la conscience et l'égaré; les plus fermes, les plus purs n'y échappent pas. En

vain l'on prétend se soustraire à cette étourdissante influence, en vain l'on prétend rester maître de soi-même, juger le vrai fond des choses, et savoir ce que valent ces éloges, ces sourires, ce langage de convention, tout cet art de farder la réalité. Si habile, si clairvoyant qu'on se croie, on s'y laisse prendre à son tour... La religion elle-même qui devrait éclairer la conscience est bientôt pervertie et dénaturée par l'esprit mondain; elle devient à son tour une affaire de mode et d'engouement. Ceux qui en sont les représentants officiels et qui ont la direction des âmes se gardent souvent de signaler le piège. Heureux de voir venir à eux des personnes qui occupent dans la société un rang élevé, heureux de les voir accepter leur autorité et se courber sous le joug de l'Eglise, ils ne craignent rien tant que de les repousser par un enseignement trop sévère, et pourvu qu'ils obtiennent d'elles certains actes de soumission extérieure, pourvu qu'à certaines époques de l'année, elles accomplissent ce qu'on est convenu d'appeler des devoirs religieux, pourvu que leur ferveur se traduise alors par d'abondantes aumônes, ils se tiennent volontiers pour satisfaits et leur prêchent une dévotion aisée qui s'allie à merveille avec la mondanité la plus décidée... Comment voulez-vous que la

conscience ne se corrompe pas sous de telles influences? Comment s'étonner que la haute société nous présente souvent le spectacle de la plus grande légèreté morale unie à la plus religieuse ferveur, aux effusions bruyantes du zèle le plus superstitieux?... Le peuple, avec son bon sens vulgaire, ne voit là qu'hypocrisie, et pourtant il est rare qu'il n'y ait qu'une fausseté calculée... Hélas! le pire danger de cet état, c'est qu'on croit être sincère; on s'étourdit par ses émotions mêmes, on prie, on pleure, on se repent à certains jours, on prend pour un retour à Dieu une excitation des sens ébranlés par quelque prédication, quelque cérémonie ou quelque chant d'église, et c'est ainsi que, se séduisant soi-même, on devient toujours plus incapable de conversion, de repentance et de sainteté... Si vous trouvez que j'exagère, laissez-moi en appeler à votre propre expérience, et que votre conscience me réponde.

Vous venez de rencontrer le mal sous sa forme la plus grossière et la plus repoussante. Devant vous a passé l'un de ces êtres que l'intempérance a flétris; votre regard a vu cette figure sur laquelle le vice a imprimé son sceau dégradant; vous en avez frémi; le dégoût et la pitié ont partagé votre cœur et vous avez songé avec tristesse à ces bas-

fonds de la société où ne pénètre aucun rayon d'une pure lumière.

Cependant, le soir de ce même jour, vous êtes venu prendre place à quelque brillante fête mondaine. Là tout est clarté, grâce et sourire. Les regards s'animent, la conversation jaillit, légère, étincelante... ; mais ne sentez-vous pas bientôt une étrange excitation qui vous arrache à vous-même ? Que vous dit votre conscience dans ce milieu enivrant où se réunit tout ce qui flatte la convoitise des yeux et du cœur, tout ce qui charme les sens et les trouble peut-être ? Que vous dit-elle encore lorsque vous entendez applaudir au théâtre une de ces œuvres où la passion coupable est représentée avec tous les attraits, où elle s'exprime avec tant d'esprit, d'émotion et de délicatesse qu'elle réussit à entraîner tous les cœurs ?... Ame chrétienne, qu'êtes-vous devenue alors ? Ah ! dans cet air lourd et malsain, vous avez chancelé ! L'ivresse morale vous a saisi... Or, aux yeux de Dieu, lequel est le plus coupable, ce malheureux sur qui vous avez laissé tomber un regard de dégoût et auquel peut-être tout a manqué, lumière, instruction, inspiration vivifiante, ou vous, averti de tant de manières, éclairé par l'Évangile, et sur qui Dieu semble avoir épuisé ses bontés ?

Un exemple encore : Voici un misérable qu'on emmène en prison... La foule regarde. — C'est un voleur ! dit-on. Les honnêtes gens veulent voir l'expression d'un voleur... C'est pour eux un spectacle curieux que celui d'un des représentants de ces classes perdues avec lesquelles tout contact est désormais impossible... Voyez sur les figures l'étonnement, le mépris, la colère... presque jamais la pitié.

Maintenant, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, voici une fortune immense qui s'élève comme par enchantement. Il circule, il est vrai, sur son origine d'étranges rumeurs. Il y a eu dans les causes qui l'ont produite des moyens que réproouve toute conscience honnête. Ce n'est qu'à force d'habileté que ces procédés-là échappent aux cas prévus par le Code, mais la mauvaise foi, la tromperie ont été manifestes... Que dira-t-on, cependant, mes frères ? Entendrez-vous une protestation énergique sortir des consciences ? Non, et voilà ce qui m'épouvante le plus. On parlera beaucoup, on criera un moment au scandale, puis tout s'apaisera comme par enchantement, et vous verrez la foule, s'inclinant devant la fortune, accourir aux fêtes somptueuses qu'elle donnera... Que si même de ces tables richement servies, il tombe quelques miettes

pour des œuvres de piété, vous verrez des hommes religieux garder le silence et nous conseiller de le garder nous-mêmes!!! Devant Dieu, pourtant, lequel fut le plus coupable, le malheureux auquel tout avait manqué, lumière, instruction, influence morale et religieuse, et qui, pressé par la misère, a, dans une heure mauvaise, cédé à la tentation... ou l'homme qui avait tout, nobles exemples, éducation, vie aisée, abondance même, et qui n'échappe à la flétrissure qu'à force de dextérité?...

Ai-je donc tort d'affirmer qu'il y a des positions qui étourdissent, qui enivrent, et où l'on devient inaccessible à la vérité?... Le monde crie beaucoup au pharisaïsme des croyants, mais quoi de plus pharisaïque que les jugements du monde?... On accable le vice vulgaire, grossier... On pardonne tout à l'habileté qui sait sauver les apparences, on est à genoux devant ce qui réussit...

Pourquoi rappeler ces choses? Est-ce pour le triste plaisir de signaler le mal et de provoquer le scandale? Dieu m'en garde, mes frères, et d'ailleurs il n'en est pas besoin. Tout ce que je dis ici, le monde l'a dit avant moi et bien plus fortement que moi. Croyez-vous donc que les mondains ne jugent pas les mondains? Croyez-vous qu'ils ne s'entendent pas à déchirer en secret tout ce qu'ils

flattent en public? Croyez-vous qu'ils ne sachent pas ce qu'il y a au fond de toutes ces vertus d'apparence?... Croyez-vous que la médisance épargne rien, et qu'elle n'inventera pas le mal plutôt que de rester oisive?... Le mal, le monde le dira avec joie; avec éclat, avec délices... Mais ce que vous n'entendrez pas dans le monde, c'est cette voix ferme, fidèle et courageuse qui va droit au pécheur, comme Jean-Baptiste à Hérode, et qui lui dit en face : « Il ne t'est pas permis de faire cela. »

Or, cette protestation, voilà ce que Dieu vous demande. Non pas les indignations bruyantes, non pas les dénonciations sonores, mais cet humble et ferme témoignage... Voilà ce que Dieu vous demande dans le milieu où il vous a placé, toutes les fois que vous êtes en présence du mal, toutes les fois que votre conscience vous avertit, toutes les fois que votre silence serait une lâcheté.

Regardez autour de vous... Voici, parmi ceux que vous aimez, une âme qui s'en va légère, insouciant au-devant de la tentation; elle semble se jouer du danger. Que lui manque-t-il? Une parole sérieuse; et qui pourra la lui adresser si ce n'est vous, vous qui voyez clairement son péril, vous dont la voix serait sûrement écoutée. Voici un frère, un ami, dont la conscience troublée chancelle et va

succomber. Cet homme connaît votre caractère. Si vous ne lui parlez pas, il s'autorisera de votre silence pour justifier sa chute. Pères et mères qui m'écoutez, ceux dont je parle ce sont peut-être vos enfants. Ces âmes qui vont se perdre vous seront redemandées. Que répondrez-vous au-souverain juge?

Mais nous souffrirons de notre franchise, me répondrez-vous sans doute. Je le sais bien, mes frères, mais qui donc a trouvé le secret d'aimer vraiment sans souffrir? L'amour, tel que le comprennent les hommes de ce siècle, n'est souvent qu'un mol attendrissement. Ah! venez apprendre de Jean-Baptiste comment il faut aimer... Apprenez de lui qu'il faut consentir à s'oublier soi-même, à dire ce qui déplaît, ce qui blesse, ce qui irrite, mais aussi ce qui sauve. C'est là qu'on reconnaît le véritable amour. L'amour trompeur se cherche toujours lui-même, il n'ira jamais jusqu'à s'aliéner un cœur même pour le sauver. L'amour véritable qui cherche le bonheur des autres, et non pas son intérêt propre, consent à être méconnu, oublié, sacrifié. Apprenez-nous donc, ô mères chrétiennes, tout ce que vous avez dû traverser de souffrance pour enfanter à la vie véritable ceux que Dieu vous avait donnés... Dites-nous ce que vous a coûté cette

fidélité qui n'a pas faibli, même au jour où elle semblait séparer de vous ces cœurs dont la tendresse était toute votre récompense et toute votre joie. Montre-nous, ô Monique, ce qu'il t'a fallu de soumission, de prières cachées, de patience et de larmes pour donner à l'Église un saint Augustin... Apprends-nous, ô saint Paul, ce que c'est que d'aimer sans se chercher soi-même, toi qui as écrit cette admirable parole : « Quoiqu'en vous aimant davantage, je sois moins aimé, » et qui voulais être fait anathème pourvu qu'Israël fût sauvé ; ou plutôt, dis-le-nous, toi qui fus la charité même, toi qui vins ici-bas pour donner aux hommes la paix, la liberté, le bonheur, le salut et qui n'obtins pour récompense que la plus monstrueuse des ingratitude... Ah ! tu le savais, quand tu t'avançais à pas lents sur cette voie douloureuse au terme de laquelle la croix t'attendait... Tu le savais au jour où tu prononças ces mots sublimes : « Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, mais ils n'ont pas voulu. » Tu le savais quand, dans la nuit lugubre de ton agonie, ceux que tu aimais le plus ne purent pas même veiller une heure avec toi ; tu le savais, et du haut de la croix où tu sauvais le monde, tu ne rencontras que des regards furieux, tu n'entendis que des paroles

de blasphème et de malédiction... Hélas ! c'est à la profondeur de la haine que te porta le monde que nous devons mesurer ton amour !

Nous avons vu la fidélité du Précurseur... Il nous reste à voir sa récompense.

Je n'essaye pas même de vous retracer la scène qui marqua sa fin. Tout ici porte un cachet d'horreur. Ce sinistre festin de fête, cette femme impure qui préside au banquet, cette danse pleine de grâce et ces applaudissements des convives, puis, — tout à coup, cette tête fumante apportée sur un plat et donnée par un bourreau à une jeune fille qui la donne à sa mère, ce mélange infernal de haine et de joie, de danse et de meurtre, de sang et de volupté, tout cela fait frissonner l'âme et la remplit d'épouvante.

Le dirai-je, mes frères ? Souvent en lisant l'Écriture, et surtout la vie de ceux qui furent les plus grands témoins de Dieu sur la terre, je suis tenté d'accuser Dieu d'une inexplicable sévérité... Eh quoi ! pour nous une existence si facile, tant de bénédictions, de consolations, d'adoucissements dans nos peines, et pour eux, si fermes, si fidèles, une vie si terrible et une fin souvent si affreuse.

Voyez comme ils meurent : Esaïe scié par Manassé, Zacharie égorgé à l'autel, Etienne lapidé, Jacques décapité, Pierre crucifié, Paul réduit à s'écrier : « Tous m'ont abandonné ! » En voilà quelques-uns ! Comptez les autres, si vous le pouvez, dans cette innombrable armée de martyrs. Quelles sont donc tes voies, grand Dieu, pour que tu leur aies réservé un semblable salaire ? — De toutes ces morts, pourtant, la plus affreuse à mes yeux, c'est celle du Précurseur... Représentez-vous cet homme dans son cachot, sous un palais où tout est en fête... Voici, au milieu de la nuit, le pas lourd d'un soldat brutal qui descend... la porte roule sur ses gonds... On entend le bruit sourd d'une épée qui tombe, et tout est fini. Fut-il surpris dans son sommeil ? Priait-il ? Put-il prononcer une dernière parole ? Nous l'ignorons. Rien qu'un silence de mort. Ainsi périt celui que Jésus appela le plus grand des prophètes.

Ah ! devant une mort semblable, si l'on n'avait d'autre espoir que ce monde visible, il faudrait s'écrier : Vanité ! — Vanité ! voilà ce que nous dit cette fin dans le silence, cette carrière brisée à trente ans, ce dévouement inutile, cette fidélité sans résultat. Un coup d'épée a tout achevé. Hérode triomphe et le prophète est mort.

Mort! En êtes-vous bien sûr?... Demandez-le aux auteurs de ce crime. Si Jean-Baptiste, emprisonné, troublait leur fête impure de son invisible présence, si du fond de son cachot sa voix montait jusqu'à eux, Jean-Baptiste une fois mort leur apparaîtra plus redoutable encore. Ecoutez Hérode! c'est en vain qu'il l'a vu décapité; quelques mois sont passés, un nouveau prophète apparaît. — « C'est Elie! disent les uns. — C'est Jésus de Nazareth! disent les autres. — Non, leur répond Hérode, c'est Jean... » Il le voit encore se dresser devant lui et le hanter partout de sa présence vengeresse... Il voit son regard qui le suit. Il entend sa voix qui lui crie : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère... » Quoique mort, Jean lui parle encore, mais cette voix terrible, aucune Hérodiad ne pourra l'étouffer...

Mort! l'on ne meurt pas quand on a servi Dieu. Aujourd'hui, Jean nous parle encore; aujourd'hui son exemple a remué nos âmes. Aujourd'hui, pour avoir contemplé son martyr, l'un de nous, peut-être, sauvera quelque âme qui périt, et méprisant les séductions du monde, deviendra l'inébranlable témoin de la vérité...

Mort! non, dans la cause qu'il a servie, rien n'est inutile, et si le dévouement le plus obscur ne

perd pas sa récompense, que sera-ce donc d'un martyr tel que le sien? C'est avec des dévouements semblables que l'Eglise a pu naître et grandir... Quand vous voyez briller dans les airs quelque gigantesque cathédrale qui reste debout comme le témoin de la foi des générations passées, songez donc aux blocs enfouis dans ses profondeurs... Nul regard ne les voit, mais sans ces assises cachées, l'édifice s'écroulerait au premier souffle d'orage... Eh bien! si aujourd'hui il y a dans le monde une Eglise chrétienne, s'il y a un refuge accessible à toutes les douleurs de la terre, un asile où l'âme échappe pour toujours aux oppressions d'ici-bas, une patrie spirituelle, où l'on croit, où l'on espère, où l'on aime à jamais, si nous-mêmes nous avons pu y trouver une place, c'est qu'à sa base il y a des dévouements sans nombre, morts obscurs, souffrances ignorées, sacrifices silencieux, que nul ne pourra compter...

Oui, c'est par des morts semblables que le règne de la vérité s'avance, et dans le combat que nous livrons à l'erreur et au péché, elles comptent plus que des milliers de vies frivoles, inutiles et perdues... Quand on monte à l'assaut d'une forteresse, il faut que dans les fossés qui l'entourent, les premiers venus tombent, hélas! par centaines...;

mais c'est sur ces morts anoncelés que le vainqueur passera. Mes frères, ce sont les héros d'autrefois, ce sont les martyrs de la cause divine qui nous rendent aujourd'hui possible la foi à l'avenir, au triomphe de la vérité.

Mort!... mais est-ce mourir que d'aller rejoindre tous ceux qui furent les témoins de Dieu sur la terre? Est-ce mourir que d'entrer dans la gloire éternelle, que de s'unir à la société des âmes les plus pures, les plus nobles et les plus saintes qui aient traversé le monde? Est-ce mourir que d'aller vers son Dieu, et d'échanger les souffrances du temps présent contre la gloire ineffable du siècle à venir? Est-ce mourir que de se sentir l'objet d'un amour infini, et de vivre à jamais de la vraie vie... Ah! si c'est là mourir, nous dirons avec l'Écriture : « Que je meure de la mort du juste, et que ma fin soit semblable à la sienne! »

